

Margot Pourrière

L'habit ne fait pas le moine *

Les choses

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion, nécessaires. Ils auraient oublié leurs richesses, auraient su ne pas l'étaler. Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.

Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existe pas de situation plus inconfortable. [...] C'était leur réalité et ils n'en avaient pas d'autre. [...] Mais l'horizon de leurs désirs était impitoyablement bouché ; leurs grandes rêveries impossibles n'appartenaient qu'à l'utopie ¹.

Dans ce texte, George Perec raconte le quotidien d'un couple des années 1960 qui pourrait tout aussi bien être un couple d'aujourd'hui. Dans *Les Choses*, ce couple court après des objets, une situation, des relations sociales, ce qu'ils n'ont pas et qu'ils aimeraient avoir. Perec écrit : « Ils voulaient aller trop vite. Il aurait fallu que le monde, les choses, de tout temps leur appartiennent, et ils y auraient multiplié les signes de leur possession. Mais ils étaient condamnés à la conquête [...] ils attendaient de vivre, ils attendaient l'argent ². »

Pourquoi ai-je commencé par le passage de cet ouvrage ? Ce qui m'a intéressée tient dans ce que Perec écrit sur la quatrième de couverture, je le cite : « Ceux qui se sont imaginés que je condamnais la société de consommation n'ont vraiment rien compris à mon livre. » J'ai été surprise de ce retournement, car à la première lecture c'est effectivement l'idée que je pouvais en avoir, que cette écriture mettait en lumière un couple toujours plus avide de consommation et que, dans cette conquête, ils finissaient par se perdre. Il s'agissait donc d'autre chose.

Dans une interview de 1965, Perec indique qu'on désire toujours plus qu'on ne peut acquérir. Pour lui, la question n'est pas à situer du côté du beau ou de l'utile mais bien du côté du langage – que ce qu'il exprime soit signifiant, ou non. Il prendra l'exemple du mot « poutre apparente » comptant plus que l'objet lui-même et transformant notre goût en mythologie. Quand le couple du livre part en Tunisie, la douche, la voiture ne possèdent plus la même valeur, les signes ne parlant que dans un discours qui les englobe. Cette maison qu'ils voulaient à Paris et qu'ils ne peuvent acheter qu'en Tunisie n'aura pas le même effet. Ils peuvent se révolter contre la société mais ça n'a pas beaucoup de sens. Il se produit alors une dissolution des personnages dans quelque chose qui n'est plus eux. Ils veulent la paix, ils veulent être heureux.

En convoquant la dimension du langage comme ce qui prime sur les choses, c'est bien le mot « poutre apparente » qui comptera pour une époque donnée – aujourd'hui cela pourrait être « faire poser une verrière chez soi ». Cet objet désirable à un instant *t* est fonction des signifiants qui circulent dans une époque, autrement dit, effet du discours. « Offres fallacieuses³ », écrivait Perec.

Ces signifiants de l'époque m'amènent à introduire celui de « psychanalyse », ce signifiant qui, nous l'entendons souvent, n'aurait plus cours aujourd'hui. D'ailleurs, nous nous précipitons souvent dans l'idée que la disparition progressive de ce signifiant serait conséquente de la montée du capitalisme. Déjà là une première question puisque, à l'époque où Perec écrit *Les Choses*, il dépeint une société des objets qui se démultiplient, qui manquent au couple et qu'il souhaite acquérir : une société dite de la consommation. Un *toujours plus* déjà ambiant. Pourtant, à cette même époque, le signifiant de psychanalyse avait une place différente, il était en vogue ; les émissions de télévision et de radio, les films en sont autant de témoignages historiques ; savoir si on faisait une analyse circulait dans les discussions et, je précise, dans certains milieux. Dès lors, était-ce la pratique analytique qui avait une place différente ou l'emploi de ce signifiant dans les conversations, telle « la poutre apparente » se transformant aujourd'hui en « verrière » ? La moquette au sol en parquet flottant ?

Psychanalyse où es-tu ?

Pour illustrer cela, je partirai de l'exemple de l'ouverture du centre d'accueil psychanalytique (CAP) à Rennes. Le signifiant psychanalyse figurant sur la devanture promettait sans doute que ça cause un peu aux futurs demandeurs. Pour ma part, après ces deux années passées à y pratiquer, à

un patient seulement ce signifiant évoquait quelque chose lié à son histoire. Pour les autres, ce ne fut pas la psychanalyse mais le fait de savoir qu'à un endroit, ils allaient pouvoir parler. Si le signifiant psychanalyse ne circule plus de la même façon, la question est la suivante : cela a-t-il un impact sur la pratique analytique ? J'essaierai de vous dire en quoi je fais l'hypothèse que cela n'en a pas.

Au CAP, l'habillage signifiant n'avait donc pas d'effet sur les demandes. Mais alors, cela ne suffirait pas, se dire psychanalyste, se dire orienté par la psychanalyse ? Tous ces habits de mots. Bien sûr, il y a sans doute du transfert à ce que représente ce signifiant, mais cela fait-il une analyse ? Y a-t-il des conditions pour qu'il y ait *de l'analyse* ?

Nous pouvons lire ou encore entendre combien aujourd'hui nos impossibilités à faire exister la ou une psychanalyse seraient en partie dues au capitalisme, ce dernier empêchant les conditions favorables à cette pratique. La psychanalyse se pratique. Une pratique à l'appui de la théorie. Aussi, si elle se cantonne à une dimension idéologique, elle court le risque de la faire passer en force à des oreilles prétendues trop sourdes à notre discours.

Les conditions étaient peut-être plus favorables pour remplir les cabinets des psychanalystes dans les années 1970 quand l'analyse était à la mode. Serait-elle passée de mode ? *Has been* tout comme cette offre de parole qui commence à prendre la poussière tellement employée et proposée. Ce fut une révolution à l'époque de Freud, les théories sexuelles infantiles, la *talking cure*, un « laissez-le parler » adressé au père du petit Hans. Ce fut une révolution à l'époque où Françoise Dolto énonçait « l'enfant est une personne », « donner la parole à l'enfant », ça bousculait les idées et les pratiques éducatives.

De nos jours, est-ce toujours le cas ? Plus si innovant que cela d'offrir la parole. On peut entendre d'ailleurs à tous les âges et je crois dans beaucoup de lieux que « parler, ça fait du bien », qu'il « s'agit de parler ». Alors, est-ce le soulagement qui s'éprouve lorsque nous parlons qui intéresse l'analyste ou celui qui dit s'en orienter ? Est-ce ce que vise la pratique psychanalytique ?

Dans une époque où la parole se serait libérée, où l'on irait voir un psy pour parler, la colère sociale monte et clame « ne pas être entendue ». Paradoxe où le « laissez-le parler » de Freud aurait viré en un « laissez-les parler », restituant toute la dimension condescendante que cela fait entendre. L'inconséquence de la parole, d'une parole qui ne porterait plus à conséquence. À cet endroit, la psychanalyse redonnerait son poids à la parole, un « dites n'importe quoi » parce que pour l'analyste ça ne l'est pas.

Après ce détour, j'en reviens à cette question : la prévalence du capitalisme a-t-elle un impact sur la pratique analytique ? J'entends pratique analytique au sens de l'acte. Faut-il des conditions pour que cet acte soit rendu possible ?

C'est une question importante, car elle nous remet, chacune, chacun, devant ce que nous faisons dans notre pratique – que ce soit en cabinet ou en institution. Mettre l'impossibilité de l'acte du côté des influences capitalistes serait donc peut-être un peu rapide. Il y a des conditions discursives à l'acte, des conditions qui le rendent possible. Dans la séance du 2 décembre 2020 de son séminaire *Une urgence pas comme les autres*, Colette Soler indiquait : « Si la psychanalyse avait à disparaître, à être oubliée, ce ne serait pas par faute du discours, elle disparaîtrait faute de combattants, faute de sujets pour soutenir l'acte analytique. » Cet énoncé que je trouve très fort et notamment par l'utilisation du terme « combattant », va à l'envers de ce qui est véhiculé aujourd'hui du côté d'une responsabilité de nos temps modernes et du discours capitaliste. Cela renvoie la responsabilité aux *practiciens*⁴. Les demandes, elles, ne s'arrêtent pas, elles continuent.

Ainsi, comme le souligne Jacques Lacan, « l'acte est à portée de chaque entrée dans une psychanalyse⁵ ». C'est un acte bien singulier que Colette Soler qualifie d'« anticapitaliste ». Les personnes qui peuvent s'adresser, tels les personnages du livre de Perec, viennent dire les *plus* auxquels elles aspirent : plus de confiance, plus d'épanouissement, plus de bien-être, etc. Cependant, l'acte analytique « n'assure pas ces *plus*, il assure plutôt les moins. C'est un acte rendu possible dans la structure du discours analytique car l'objet analyste n'est justement pas un gadget⁶ ». Pensons à la façon dont la psychanalyse peut rapidement basculer du côté du gadget lorsqu'elle se propose de répondre à tout et n'importe quoi, pour toute situation. Autrement dit, vouloir mettre (de) la psychanalyse à toutes les sauces.

Je trouve l'exemple de Doctolib très parlant, j'en parle car j'utilisais moi-même cet outil. Sur cette application apparaît par exemple, dans la case des expertises professionnelles, « psychanalyse », « thérapie analytique », « orientation analytique ». Et parfois, ces mêmes expertises sont mises en série avec « thérapies brèves », « troubles anxieux », « troubles du comportement », etc. À utiliser ce signifiant et en l'associant avec tout ce qui passe par là, qu'est-ce que cela désigne sinon que la psychanalyse devient une prestation supplémentaire, une de plus proposée par le marché ? Et à se fondre ainsi dans les thérapeutiques, ne risquons-nous pas de devenir ces fameux gadgets du discours que nous dénonçons ?

Alors, l'expression « une de perdue, dix de retrouvées » pourrait être la formule du discours capitaliste, et, pour reprendre les paroles de Roméo Elvis, « une de perdue, une de perdue, autant dire les choses comme elles sont », celle du discours analytique. Aussi, cette position de l'analyste, qui lui n'est pas un gadget, le sort de la logique capitaliste. Et son acte, « loin de panser la plaie humaine, la creuse ⁷ ». « Je souligne – indique Colette Soler – le caractère paradoxal de l'offre de l'analyste au regard du discours commun. Il offre l'objet à son analysant, mais cette offre consiste à soustraire plutôt qu'à ajouter. L'art d'offrir l'objet qui manque, se répercute sur tous les aspects de l'action analytique ⁸. »

Dès lors, comment veiller à ce que cette offre du CAP ne devienne pas une offre supplémentaire de parole ?

L'offre de parole, offre analytique ?

Dans notre époque, l'offre de parole se trouve scandée à tous les coins de rue : l'offre analytique est-elle alors une simple offre de parole ?

Dès que nous parlons nous produisons du sens, nous fabriquons des histoires. À cet égard, je souhaite évoquer la lecture de l'ouvrage de Pierre Bayard ⁹ *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits* ?, dans lequel l'auteur parle des pouvoirs de la fiction. « Ce livre s'inscrit clairement au rebours de la thèse contemporaine selon laquelle l'humanité serait récemment entrée dans l'ère de la post-vérité et que se multiplieraient les informations erronées, qu'il importeraient de combattre en raison de leur nocivité. Il entend montrer que non seulement la fable est aussi ancienne que l'être humain, mais que sa pratique, qui lui est consubstantielle, mérite d'être reconnue et encouragée, tant elle est utile au progrès collectif comme à l'équilibre de ceux qui y recourent ¹⁰. » Ainsi, au fil de son livre, Pierre Bayard décrit différentes vérités : historique, scientifique, littéraire – avec, par exemple, l'ouvrage de John Steinbeck, *Voyage avec Charley, Mon caniche, l'Amérique et moi*, dans lequel il écrit le récit de son voyage en Amérique (livre très connu et reconnu aux États-Unis). Plus tard, un journaliste américain décide de reconstituer le voyage pour mettre en évidence que l'auteur ment dans l'écriture et vérifie les faits rapportés. Pierre Bayard écrit : « Ce que ne peut comprendre un rabat-joie comme Steigerwald [le journaliste américain] est qu'il existe une forme de vérité littéraire irréductible à la vérité factuelle et qui possède sa propre légitimité ¹¹. »

Tout au long de cet ouvrage, Pierre Bayard pointe l'importance du récit et met en exergue une nouvelle pulsion qu'il ajoute à celles déjà décrites par Freud : la pulsion narrative. « Quel récit serait possible, quand

nous racontons le soir notre journée à nos proches, sans prendre quelques libertés ? » Pour décrire cette pulsion, il prendra appui sur l'exemple d'Anaïs Nin, femme ayant eu de multiples amants et qui décrit dans son journal intime l'ensemble des mensonges qu'elle a dû inventer pour les amadouer. Elle eut notamment comme amants Henry Miller, Antonin Artaud et Otto Rank. Ce dernier a pu dire à propos d'Anaïs Nin : « Avec toi on s'éloigne tellement de la réalité qu'il est presque nécessaire d'acheter un billet de retour. » À cet espace constant de falsification dans la vie d'Anaïs Nin s'oppose son journal comme lieu du parler-vrai¹².

Seulement, ce journal est également le lieu d'un remaniement constant, de reconstructions et d'inventions quotidiennes. « Ainsi, le lecteur du journal censé être, contrairement à ses amants, le seul dépositaire de la vérité, est-il lui-même leurré par un dispositif séducteur, construit sur le même principe que les fables dont elle alimente ses proches au quotidien¹³. » Pierre Bayard parle de ce journal comme lieu utopique de réunification.

Pensons seulement à cette répétition, notamment dans les films, où les personnages, souvent des mères, veulent aller lire le journal intime de leur fille, comme si, là, allait se découvrir la vérité. « L'insuffisance du langage et la souffrance qu'elle suscite conduisent à postuler l'existence en nous d'une force inconsciente qui nous incite à revenir sans cesse sur notre passé, proche ou lointain, pour tenter de lui donner une forme transitoire de cohérence¹⁴. » Pour l'analyste, cela montre à l'œuvre une pulsion narrative qui aide à supporter notre mobilité psychique « en y injectant, comme le fait au réveil le récit manifeste du rêve, de la cohérence et du sens. Ce besoin impératif de raconter – qu'il s'applique à la journée passée ou aux années écoulées – est un ressort majeur de notre fonctionnement psychique, qui a le mérite de nous protéger de l'éparpillement¹⁵ ». Pourrions-nous rapprocher la pulsion narrative de Bayard de la jouis-sens telle qu'aménée par Lacan ?

Lorsque nous recevons un patient, nous entendons sans doute l'œuvre de cette pulsion narrative, ce que chacun raconte de ce qui lui arrive. À l'offre de parole pourrait répondre la pulsion de la narration. S'il est important de tenir compte de ce que peut soutenir le récit, est-ce pour autant ce qu'il s'agit de laisser se déployer ? Certains patients indiquent qu'ils ont déjà vu « des psys », qu'ils ont déjà parlé au psychologue, à l'infirmier, au médecin, à l'éducateur, qu'ils ont raconté, parfois à plusieurs reprises, leur histoire. Tels des patients dans un centre médico-psychologique ayant d'abord rencontré un infirmier et commençant la première rencontre avec le clinicien par un : « Vous avez lu mon dossier ? Parce que j'ai déjà tout

raconté à l'infirmier. » Effectivement, pourquoi diable lui faire répéter son histoire et ne pas relire le dossier ? Qu'est-ce qui nous intéresse dans ce qu'un patient raconte ?

Se dire psychanalyste, psychologue orienté par la psychanalyse, est-ce s'installer et tendre l'oreille pour écouter une histoire ? Quelle différence y a-t-il avec les autres auditeurs ?

Je situe la spécificité de cette offre analytique lacanienne du côté de l'acte. À une patiente qui ne comprenait pas la durée si courte de ses séances, Lacan répondit : « Je fais ça pour que ce soit plus solide ¹⁶. » Alain Latour, psychanalyste et enseignant au Collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest, me le dit en ces termes lors de la dernière journée nationale des collèges cliniques : « La psychothérapie c'est le fluide et la psychanalyse c'est le solide. » Je trouvais que cette phrase résonnait avec celle de Lacan découverte quelques mois auparavant. Quelque chose qui par l'acte se solidifie, se découpe dans les dits de l'analysant.

Il va de soi qu'il ne s'agit pas non plus de verser dans la séance courte pour la séance courte, représentant pour certains la marque, voire « l'estampe du "vrai lacanisme" et pour d'autres confinerait à l'escroquerie ¹⁷ ». Il s'agirait plutôt de déclarer pourquoi on le fait.

L'acte en question

Devant le récit associé des patients, Lacan introduit la dimension de l'acte, dont il fait une question urgente pour la psychanalyse. Une découpe singulière du récit qui isole certains signifiants et permet d'entendre ce qu'un sujet dit sans le savoir. Dès lors, l'acte ne tient pas à un lieu, que ce soit au centre d'accueil psychanalytique, en cabinet ou bien au sein d'une institution. L'acte ne tient pas à l'argent, il ne tient pas au divan, et il ne tient pas non plus à la nomination « psychanalyste ». L'acte tient au *practicien*.

Comme le rappelle Colette Soler, « la psychanalyse est freudienne par essence, elle n'existe qu'à condition qu'il y ait des analysants qui mettent en œuvre le procédé freudien, ce procédé singulier qui use d'une parole transformée côté analysant – association libre – aussi bien que côté analyste – interprétation – et dont la visée n'a rien à voir avec ce qui est en vogue actuellement dans la parole de confidence ou de témoignage. En ce sens, toute psychanalyse reste d'abord freudienne ¹⁸ ». Ainsi, cette offre de parole n'est pas celle de n'importe quelle parole : elle est parole d'association. Une offre freudienne, pourrait-on dire. Le centre d'accueil psychanalytique est donc freudien, considérant la portée de l'association libre.

Dès lors, en quoi serait-il lacanien ? À partir de quoi les cliniciens que nous sommes, héritiers de Freud, pouvons-nous nous dire lacaniens ? D'autant plus si, dans notre pratique, nous laissons le patient à ses associations. Il semble que dans le texte du patient il ne s'agissait pas seulement pour Lacan de laisser libre cours à la parole, finissant toujours par ronronner, mais bien de tenter par l'acte de viser à quelque chose – quelque chose qui touche à la jouissance. Cette parole analysante rencontre l'interprétation.

La psychanalyse ne promet ni le soin ni la protection. L'acte analytique va à contrepente de l'acte protecteur. Vouloir accompagner un sujet pour qu'il arrive à reconnaître, à cerner ce qui est son pire [...] sans doute qu'il y faut un désir particulier. Ce désir il n'y a pas moyen de dire ce que c'est et encore moins de se l'attribuer. Si on se l'attribue c'est qu'on en est hors. Pas moyen qu'il y ait un complément d'objet [...]. Il est seulement le désir qui supporte l'acte. Il ne s'agit donc pas de quelque chose qui pourrait se subjectiver en s'avançant avec son moi dans un *je* acte. [...]. Les preuves de l'acte ne peuvent venir que chez les analysants¹⁹.

L'acte se mesure à ses conséquences bien réelles dans les analyses²⁰ et auprès de ceux qui ont été en analyse. « L'acte s'atteste donc, mais ni il ne pense ni il ne parle²¹ [...]. »

S'habiller de ces mots : « psychanalyste », « orientation psychanalytique » peut constituer une mise à l'abri de la solitude à laquelle convoque l'acte, tout autant que la sacralisation de la psychanalyse produit des effets d'inhibitions pour le *practicien* – inhibition qui porte précisément sur la possibilité de mouvement, le sacré étant précisément ce à quoi on ne touche pas. « Regardons un instant le devenir de quelques discours inauguraux tenus à certains moments historiques par certains hommes tels que Freud, Marx ou le petit Jésus. Que peut-il bien se passer pour que les rejetons de ces discours originels qui sentaient le soufre, le plus souvent ne deviennent que des discours sentant l'eau bénite ? [...] Le piquant de la situation est que ce fait n'empêche pas la plupart des chrétiens et des psychanalystes qui aujourd'hui assurent une position maîtresse dans le fonctionnement de l'idéologie dominante, de se référer les uns aux évangiles, les autres à Freud²². »

Freud puis Lacan, deux figures pittoresques souffrant d'une certaine sacralisation et qui en deviennent écrasantes. Et pourtant, c'est bien à l'épreuve de leur pratique que la psychanalyse s'est inventée puis réinventée. Lacan énonce d'ailleurs dans sa conférence sur le symptôme : « Mais la politique repose sur ceci, que tout le monde est trop content d'avoir quelqu'un qui dit *En avant marche* – vers n'importe où d'ailleurs²³. » S'il en va ainsi pour la politique, il en va de même dans le champ analytique, de l'impératif « en avant marche » à celui d'« avoir un désir décidé » il n'y a

qu'un pas et le risque d'un glissement vers une *protocolisation* de la psychanalyse. Réciter le Notre-Père ou la forclusion du Nom-du-Père.

Finalement, pratiquer, serait-ce mettre les mains dans le cambouis, et pour poursuivre la métaphore, profaner une psychanalyse vierge et pure ? Ainsi, se dire *practicien* de la psychanalyse apparaît fort différent de se dire orienté par la psychanalyse.

Reprendre cette question à partir de l'acte ouvre un champ formidable, notamment pour le travail en institution. Car si la psychanalyse n'est plus en vogue, si elle n'a plus droit de cité dans certains lieux, quelque chose reste toujours possible du côté de son acte en tant qu'il est accroché, causé, dépendant d'un désir et non d'un discours.

* ↑ Texte de la conférence prononcée dans le cadre de la journée de clôture du Collège de clinique psychanalytique de l'Ouest le 3 juin 2023, à Guingamp.

1. ↑ G. Perec, *Les Choses*, Paris, Julliard, 1965, p. 17-18.
2. ↑ *Ibid.*, p. 24-28.
3. ↑ *Ibid.*, p. 18.
4. ↑ Je propose l'écriture *practicien*, faisant résonner l'acte du praticien, le praticien de l'acte.
5. ↑ J. Lacan, « L'acte psychanalytique, Compte rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 375.
6. ↑ Séminaire *Une urgence pas comme les autres* dispensé par Colette Soler dans le cadre du Collège de clinique psychanalytique de Paris durant l'année 2020-2021.
7. ↑ *Ibid.*
8. ↑ C. Soler, « L'objet *a* de Lacan, ses usages », *Champ lacanien*, n° 5, 2007, p. 81.
9. ↑ Je remercie Colette Soler pour la découverte de cet auteur. Pierre Bayard est professeur de littérature française à l'université Paris VIII et psychanalyste.
10. ↑ P. Bayard, *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2020, p. 15.
11. ↑ *Ibid.*, p. 38.
12. ↑ *Ibid.*, p. 88.
13. ↑ *Ibid.*
14. ↑ *Ibid.*, p. 89.
15. ↑ *Ibid.*
16. ↑ J.-G. Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 46.
17. ↑ D. Simmoney, « Lacan, grand homme », dans *Travailler avec Lacan*, Paris, Flammarion, 2008, p. 122.

18. ↑ C. Soler, « L'objet *a* de Lacan, ses usages », art. cit., p. 78.
19. ↑ C. Soler, *Une urgence pas comme les autres*, op. cit.
20. ↑ C. Soler, « Du psychanalyste », *Wunsch*, n° 23, mars 2023, p. 57.
21. ↑ *Ibid.*
22. ↑ A. Didier et M. Silvestre, « À l'écoute de l'écoute », *Lettres de l'École freudienne*, n° 9, décembre 1972, p. 173.
23. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 15.